Témoignages retrouvés

L'AVENTURE DU CANIGOU

Joseph Ribas



Club des 602

022195720

793

L'AVENTURE DU CANIGOU

JOSEPH RIBAS

8
D4 MON
S6

Ouvrage publié avec le concours du
Centre Régional des Lettres Midi-Pyrénées

© Randonnées Pyrénéennes
Photographies : Paul Palau
Carte et illustration de couverture : Pascal Soubies
Maquette de couverture : Jean-Michel Despert

Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal : 4e trimestre 1996
ISBN 2-84182-018-1

BIBLIOTHEQUE
DE FRANCE
NATIONALE

L'AVENTURE DU CANIGOU

JOSEPH RIBAS

DL 21DEC.96 48362

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le principe de la collection « Témoignages Retrouvés » n'étant pas de publier, fût-ce partiellement, des textes en fac-similé, nous nous sommes permis de ne pas respecter scrupuleusement certaines orthographes originales. C'est ainsi que des noms communs tels *habitans* ou bien *accidens* sont devenus habitants et accidents, de manière à être plus aisément lisibles par un lecteur contemporain. Quelques mots cependant ont été saisis à l'identique, conservant le cachet de leur origine roussillonnaise, *espardille* par exemple.

Les règles de typographie ayant elles aussi connu parfois des modifications, nous avons unifié – les unités de mesure, par exemple –, en correspondance avec l'usage d'aujourd'hui (ainsi, 2,300 mèt. devient 2 300 m).

En revanche les noms propres ont été transcrits tels que figurant dans les éditions originales, même lorsqu'à l'intérieur d'un texte plusieurs orthographes coexistent (erreurs de typographie ?) : ainsi Saint-Guillem demeure-t-il San-Guilhem ou Saint-Guilhem.

SOMMAIRE

. Avant-propos 7

PREMIÈRE PARTIE

1285 - 1808

Entre mythe et mémoire

Pierre III d'Aragon — 1285. Pour la gloire d'un roi 15
Xaupi — 1750. Le sommet des Pyrénées 19
Baron de Zach — 1808. Sous l'œil du télescope 23

DEUXIÈME PARTIE

1821 - 1842

Voyageurs de « l'extrême frontière »

Antoine-Ignace Melling — 1821. Les rendez-vous manqués 31
Adolphe Thiers — 1822. Approches 37
Vincent Chausenque — 1823. Premier voyage 39
Journal de Maine-et-Loire — 1832. L'appel au voyage 47
Achille Jubinal — 1832. Magie d'une nuit d'été 61
James Erskine Murray — 1836. La longue traversée 73
Charles Delattre — 1840. Chemins du risque 79
D.-M.-J. Henry — 1842. L'itinéraire du voyageur 83

TROISIÈME PARTIE

1858 - 1862

Le pic tel qu'en lui-même...

Adolphe Joanne — 1858. Un guide moderne 93
Alfred Tonnellé — 1858. La mer au plus près 105
Henry Russell — 1862. Le vol de l'aigle 111

QUATRIÈME PARTIE

1880 - 1886

La « Renaixença »

Carles Bosch de la Trinxeria — 1880. Une ascension téméraire 119

Albert Saisset — 1883. Muses et harmonies 127

Jacint Verdaguer — 1886. La montagne enchantée 131

CINQUIÈME PARTIE

1896 - 1908

Les grandes heures du Club Alpin Français

Charles Lefrançois — 1896. L'article-programme du C.A.F. 143

L'Indépendant — 1896. La brèche dynamitée 155

Bulletin du C.A.F. — 1899. Journées inaugurales 159

Henry Spont — 1905. Ascension à skis 167

Edmond Boixo — 1908. Fraternité catalane 175

Jacques Deixone – Jean Escarra — 1908. Premiers de cordée 179

SIXIÈME PARTIE

XXe siècle

Montagnes régalades

Georges Ledormeur — 1910. Délicieuse flânerie 193

Rudyard Kipling — 1911. Rêveries 197

Kurt Tucholsky — 1930. A cœur joie 199

Claude Dendaletche — 1988. Le jardin merveilleux 201

. Prochaines conquêtes 205

. Références bibliographiques 207

. Carte du massif du Canigou 210

. Six photographies du massif du Canigou 213

BIBLIOTHÈQUE
DE FRANCE

AVANT-PROPOS

On s'interroge encore sur l'étrange fascination qu'exerce le Canigou. Longtemps, cette montagne inspira l'imaginaire des vieilles civilisations jusqu'à susciter le sentiment du sacré.

Sa situation, face à la mer, isolée à la pointe orientale des Pyrénées, lui donna, dès l'Antiquité, une présence et un mystère fortement ressentis par les peuples qui l'environnaient.

Ces populations vécurent des ressources minières, pastorales et forestières que leur procurait la montagne.

Toutes ces raisons, économiques, humaines, culturelles et géographiques justifient l'espèce de dévotion qui entoure encore le Canigou sans toutefois l'expliquer de façon rationnelle.

Les légendes précèdent la mémoire.

Du déluge au récit contesté de sa première ascension, énigmes et croyances prolongèrent très tard la préhistoire de cette montagne. L'arche de Noé, le village fantôme, le cratère infernal, l'envoûtement et la terreur créèrent un monde surnaturel au-dessus duquel culminait le Canigou longtemps considéré comme la cime la plus haute des Pyrénées.

Quand le premier homme connu osa approcher du sommet, un dragon surgit d'un étang. Fantasmagorie des légendes !

Le premier acte conscient, authentique et vérifié, remonte au XVIIe siècle.

Tournefort herborise au Canigou. Il publie ses *Éléments de botanique*. Ce traité des plantes ouvre la voie à de multiples vocations. La réputation floristique de la montagne attire de célèbres naturalistes et, sur leurs traces, des hommes de science, astronomes et géographes, appliqués à déterminer l'altitude exacte du pic.

A la fin du XVIIIe siècle, le mythe est dissipé. Le Canigou n'est plus « le sommet le plus haut des Pyrénées ».

Tout semble réglé mais, au moment où la montagne sort de la zone d'ombre, le romantisme va brouiller son image. Les « noirs abîmes », la cheminée, le « sombre pli du Gouffre » remontent des profondeurs.

On peint, on dessine, on écrit, on invente, on exagère l'aspect terrifiant de la montagne. Le Canigou fait peur.

Chausenque rassure, mais il publie tard. Entre-temps, le *Journal de Maine-et-Loire* rapporte une ascension effectuée en 1831, tout en risques et difficultés : émotions, découragement, fatigue intense. Pour les vingt ans à venir, le Canigou aura ce visage. Éprouvant et terrible !

Soudain Joanne va tout remettre en ordre. Il monte, en 1857, avec Michel Nou, l'enfant du pays, et, dans la foulée, publie son *Guide* : un livre clair, sérieux, ordonné en itinéraires. « Ascension facile ! », écrit-il.

Tonnellé lui emboîte le pas. « C'est une plaisanterie ! », lance-t-il. Mais il renonce à moins d'une heure du sommet, découragé par un orage.

Par deux fois, le Canigou tente Russell, le grand Russell, appelé moins par l'importance du pic que par un élan de tendresse qui le portait naturellement vers la contemplation d'une montagne élégante et racée, tout en clins d'œil de lumière et de paysages.

Le charme agit encore sur Michelet et surtout sur Elisée Reclus qui

réveille, d'un trait, l'orgueil du Canigou. « C'est l'Etna, écrit-il, le dominateur de l'espace. »

Il n'en fallait pas davantage. La montagne se redresse. Des événements extérieurs vont contribuer à créer, localement, un sentiment affectif qui grandira l'image symbolique du pic.

Le pays bouge.

Depuis déjà quelques années, la Catalogne monte en puissance, portée par le formidable mouvement de la « Renaixença », cette renaissance catalane qui déferle en de multiples courants, politiques, sociaux, artistiques et littéraires.

Dans ce mouvement d'idées et de sentiments, parmi une multitude d'œuvres de talent, paraît, en 1886, *Canigó* de Jacint Verdaguer, long poème à la gloire des origines légendaires de la Catalogne. Le succès est immense. Le coup de cœur que la catalanité porte au Canigou trouve sa justification dans cette œuvre puissamment appuyée dès sa parution par le contexte politique ambiant.

De cet événement date, en partie, l'attachement des Catalans du Sud pour le Canigou.

Parallèlement, les Catalans du Nord assistent à la mutation touristique du massif conduite par le Club Alpin Français.

Depuis 1880, études et rapports préparent des projets d'aménagements qui aboutissent en 1899 à la création du chalet-refuge des Cortalets.

L'article-programme de *l'Annuaire du C.A.F.* de 1896 fonde, pour les années à venir, les plans d'organisation.

Autour du chalet, lieu de séjour et base d'excursions, un réseau de sentiers et de pistes remonte des vallées vers le pic et les crêtes environnantes. « Montagnes pour tous ». Le mot d'ordre ouvre la voie aux initiatives les plus discutables. Boixo, ingénieur des Mines, à Vernet, dynamite le verrou de la brèche pour faciliter l'accès au sommet. On corrige la che-

minée, l'arête du Puig Sec au Roc Nègre et on distribue, à tout venant, des brevets de montagne. Arago a sa cabane, Durier, sa brèche, Lefrançois, sa crête. Plus tard, Joffre aura son pic et l'on pensera même doter Verdaguer et Pétain d'une parcelle de Canigou.

Alors qu'on brade ainsi l'esprit du pyrénéisme, quelques grimpeurs audacieux tentent des voies d'escalade et des hivernales à skis. Escarra, les frères Durand, Deixone, les frères Auriol, Barrère s'imposent comme premiers de cordée d'une école roussillonnaise qui, trente ans plus tard, connaîtra avec l'ascension de la face nord du Barbet un regain d'activité.

Sans prétendre à la réputation alpine des Pyrénées centrales, le Canigou présente l'originalité d'être, face à la mer, au centre d'un polygone dont les pointes extrêmes sont orientées vers des métropoles urbaines de tout premier plan : Toulouse, Montpellier, Barcelone.

Cette situation prédispose le massif à des perspectives d'aménagement dont la seule idée provoque des réactions contradictoires.

Le Canigou est aussi une montagne-patrimoine, riche d'espaces naturels et d'une culture à laquelle tout un pays reste attaché.

On conçoit ainsi la fragilité du dilemme consommation-protection sur lequel un compromis devra nécessairement s'établir.

Depuis cent ans, divers projets annoncent des opérations ponctuelles sans réelle concertation. Il reste à définir un modèle d'aménagement qui prendrait en compte la spécificité culturelle de la montagne, sa valeur-refuge, toutes les qualités humaines et sociales qui font qu'un Canigou éveille, chez ceux qui l'approchent, le sentiment affectif d'un mieux-être, face à des richesses immatérielles qui représentent la mémoire des lieux, les paysages et le plaisir d'admirer, de sentir, d'être ensemble réunis sur une terre « régalade ».

PREMIÈRE PARTIE

1285 - 1808

ENTRE MYTHE ET MÉMOIRE

Entre mythe et mémoire

Né dans la légende, le Canigou s'imposa longtemps comme le point culminant des Pyrénées.

Jusqu'aux approches du XIXe siècle, le pic, soumis à d'incessants calculs d'altimétrie, souvent contradictoires, finit par perdre sa suprématie sans rien céder de son pouvoir mythique.

PIERRE III D'ARAGON - 1285

Pour la gloire d'un roi

Dans sa Cronica *des années 1168 à 1288, Salimbene de Adamo, moine franciscain de Parme, décrit l'ascension du Canigou par le roi Pierre III d'Aragon, « el rey Pere II » de Catalogne, en l'an de grâce 1285.*

L'histoire de ce roi alpiniste fit sensation tout au long du Moyen Âge. Son exploit fut longtemps considéré comme un acte légendaire digne des plus hauts monarques, tel Alexandre de Macédoine dont le culte était très en vogue à cette époque. Justement, l'obstination à vouloir comparer Pierre d'Aragon au macédonien paraît suspecte aux historiens qui finirent par ne plus accorder au récit de Salimbene qu'un intérêt mineur.

Que savait-on du Canigou à la fin du XIIIe *siècle sinon un curieux amalgame de croyances et de superstitions à propos d'un lieu peuplé de créatures surnaturelles, « bruixas » et « encantades », où personne n'osait se risquer ; un lieu mythique, visible de la plaine et de la mer, à une altitude estimée, alors, comme la plus élevée des Pyrénées ? Seul un roi pouvait défier le géant. Et quel plus grand roi que ce « noble cœur, ce vaillant soldat » de Pierre d'Aragon, tel que Salimbene le présentait dans le récit de l'ascension ?*

« Tentative d'ascension », rectifie Beraldi.

« Alpinisme à la Tartarin », enchérit Irving.

L'historien roussillonnais Pierre Vidal concède, quant à lui, que « le roi était suffisamment dépouillé de préjugés pour savoir qu'on ne fait pas sortir des dragons des lacs de montagne en y jetant des pierres. C'est le moine Mineur, Salimbene, qui n'a point pu se tenir de gâter son récit par les balivernes obligées à propos des hauts sommets et des régions lacustres inexplorées ».

On s'accorde à situer l'événement au mois de novembre 1285. Or, Pierre d'Aragon devait mourir quelques jours plus tard à Vilefranca de Panadés, près de Barcelone. On comprend mal qu'un roi, à bout de forces, miné par la maladie ait pu accomplir l'exploit qu'on lui prête.

Salimbene a repris à son compte les rumeurs qui tendaient à glorifier le prince sous les traits d'un héros antique. Son texte, bien que précieux sur le plan de l'œuvre littéraire manuscrite, doit être rangé dans le genre du légendaire historique.

Ce roi Pierre d'Aragon fut un noble cœur, un vaillant soldat, un habile général ; il fit preuve, en effet, d'une grande audace et d'une extrême assurance, par exemple, dans l'affaire du royaume de Sicile, qu'il eut le courage d'envahir [en 1282] malgré le roi Charles et le pape Martin. Cela parut encore dans une autre circonstance, celle précisément que nous allons rapporter. Sur les confins de la Province romaine et de l'Espagne se dresse un mont très élevé, que les gens du pays appellent *Mons Canigosus*, et que nous-mêmes pouvons bien appeler *Mons Caliginosus*. C'est la montagne que les marins aperçoivent tout d'abord à leur arrivée, et, après leur départ, le dernier point de la terre qu'ils puissent voir : quand il a disparu, nul autre n'est visible. Sur ce mont jamais homme n'habita, jamais enfant d'homme n'avait osé monter, à cause de sa hauteur extraordinaire et de la difficulté de la marche et des efforts à accomplir ; mais autour de sa base il y a des habitants. Or, Pierre d'Aragon, ayant résolu d'y monter, pour découvrir et reconnaître ce qu'il y avait au sommet,

manda près de lui deux chevaliers, ses amis intimes, qu'il honorait de son affection, et leur exposa ce qu'il avait décidé de faire. Ceux-ci, tout heureux, lui promirent, non seulement de garder le secret, mais encore de ne jamais se séparer de lui. Ils prirent donc des vivres et les instruments nécessaires, puis, ayant laissé leurs chevaux à la base du mont, où il y a des habitants, ils se mirent à monter à pied peu à peu ; or, ils avaient déjà monté très haut quand ils entendirent des coups de tonnerre affreux et tout à fait terribles ; en outre, des éclairs et la foudre brillaient à leurs yeux, et la grêle s'abattait avec la tempête : tout cela les frappa d'épouvante, et ils tombèrent à terre presque évanouis sous le coup de la crainte et de la frayeur qui les avait saisis. Pierre, cependant, plus solide et plus ferme, décidé du reste à satisfaire l'ambition de son cœur, les réconfortait pour les empêcher de défaillir dans leurs épreuves et leur terreur, en leur disant que ces souffrances rehausseraient encore leur honneur et leur gloire ; il les faisait manger, mangeait en même temps avec eux, et, après le repos et malgré l'épuisement causé par la marche et les efforts, il les exhortait encore à monter courageusement avec lui : et c'est ainsi qu'à maintes reprises il agit et leur parla. Enfin, les deux compagnons du roi Pierre se mirent à perdre courage : ils étaient si épuisés par la marche et si épouvantés par les tonnerres qu'ils pouvaient à peine respirer. Alors Pierre leur demanda de l'attendre jusqu'au soir du jour suivant ; s'il n'était pas alors de retour, ils descendraient de la montagne et iraient où ils voudraient. Pierre monta donc à grand-peine tout seul, et quand il fut au sommet du mont, il trouva un lac en cet endroit même : il y jeta une pierre ; alors il en sortit un horrible dragon, d'une taille énorme, qui se mit à voler çà et là dans l'air qu'il assombrit et obscurcit de son haleine. Après quoi Pierre descendit rejoindre ses compagnons ; tout ce qu'il avait vu et accompli, il le leur rapporta, exposa et décrivit sans réserve ; et, comme ils descendaient de la montagne, il leur prescrivit de communiquer le tout à

qui ils voudraient. A mon avis, l'exploit de Pierre d'Aragon peut être comparé à ceux d'Alexandre, qui par tant de travaux et d'exploits s'appliqua à mériter les éloges de la postérité.

XAUPI - 1750

Le sommet des Pyrénées

Jusqu'au tout début du XIXe siècle, le Canigou fut considéré comme le point culminant des Pyrénées. Le mythe tarda longtemps à se dissiper. Le pic exerçait alors un pouvoir terrifiant sur les voyageurs qui se risquaient à l'approcher.

En 1768, le chevalier de Mautort, en garnison à Perpignan, affirme « qu'après bien des peines et des fatigues incroyables, bien des curieux n'ont pu parvenir qu'aux deux tiers de l'ascension ».

Dès 1700, Jacques Cassini et Jean-Philippe Meraldi, savants astronomes de l'académie des Sciences, mesurent au baromètre l'altitude des grands sommets situés le long de la méridienne de Paris. Leurs observations confortent l'opinion, déjà bien établie, de la suprématie du Canigou comme plus haut sommet des Pyrénées, voire d'Europe.

Le 28 septembre 1739, Cassini de Thury confirme les calculs géodésiques de son père, n'hésitant pas à affirmer que « le Canigou est plus haut que le mont Saint-Godard (Saint-Gothard) et qu'en général les Pyrénées sont plus hautes que les Alpes ».

Il fallut attendre les campagnes de 1792 conduites par Mechain sur la mesure de l'arc du méridien Dunkerque-Barcelone, et surtout Reboul, pour conclure de

manière définitive en 1817 que le « fameux Canigou » n'était pas le point culminant de la chaîne.

La Description historique et géographique de la province de Roussillon *de l'archidiacre Xaupi, datée de 1750, reprise par l'abbé De Laporte en 1765, puis par Carrère en 1787, entretient pour les cent ans à venir l'illusion que le Canigou est bien le plus haut sommet des Pyrénées.*

Les collines du Conflent ne produisent ordinairement que du seigle. Ce sont en partie des plants de vigne dont le vin est beaucoup moins fort que celui du comté de Roussillon.

Les montagnes y sont communément couvertes de pins, de sapins et de bois taillis. Il y en a peu dont la roche soit pelée, on trouve même dans les sommets de ces montagnes de grandes plaines couvertes partout d'une verte pelouse émaillée de toute sorte de fleurs et arrosée de quantité de fontaines. La plus grande et la plus haute de ces montagnes qui est la plus élevée de tous les Pyrénées s'appelle Canigou. La cime en est couverte de neige pendant sept mois de l'année il y a même des fentes exposées au nord dans lesquelles il y a des glaces qu'on croit aussi anciennes que le monde. On voit cette haute et vaste montagne à plus de trente lieues tant du côté de France que du côté d'Espagne ; il y croît quantité de simples et même des plus rares qu'on transporte de terres en terres au jardin royal de Montpellier on y trouve des grandes cavités et même des indications extérieures qui font conjecturer qu'il y a des mines de cuivre d'argent et même d'or. L'ouverture appelée de bernadette qui se trouve dans le haut Vallespir conduit dans une espèce de labyrinthe souterrain formé par un grand nombre de galeries et des cavités qui se rodent et se communiquent et dans lesquelles on se perdrait sans le secours d'une corde qu'on attache à la porte avant d'y entrer ; l'étendue de cette ruine, son élévation, l'art avec lequel est formée l'azur et l'or qu'on y voit luire dans les veines

du roc font présumer avec raison que les Romains y avaient fait travailler et en avaient tiré une grande quantité d'or.

Il y a dans les montagnes du Conflent cinq ou six forges et autant dans celles de Vallespir les unes et les autres ne travaillent qu'avec la mine qu'on trouve en abondance dans les minières de ces montagnes.

Les bains minéraux de Vernet au pied du mont Canigou sont moins salutaires que ceux d'Arles, le vaisseau en est aussi plus petit et moins beau il n'a rien qui indique un ouvrage des Romains.